Les imaginaires de la fin de l'homme : Grainville et Nodier face à l'économie de la nature

Marta Sukiennicka

► To cite this version:

Marta Sukiennicka. Les imaginaires de la fin de l'homme : Grainville et Nodier face à l'économie de la nature. Thomas Klinkert; Gisèle Séginger. Littérature française et savoirs biologiques au XIXe siècle. Traduction, transmission, transposition, 77, De Gruyter, pp.31 - 50, 2019, Mimesis, 9783110665826. 10.1515/9783110665833-003 . hal-03168214

HAL Id: hal-03168214

<https://hal.science/hal-03168214>

Submitted on 12 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Marta Sukiennicka

Les imaginaires de la fin de l'homme : Grainville et Nodier face à l'économie de la nature

En 1778, Buffon fait paraître les *Époques de la Nature*, ouvrage consacré à l'exposition de sa nouvelle théorie de la Terre censée rectifier celle exposée en 1749 dans le premier tome de son *Histoire naturelle*. Dans le premier ouvrage, intitulé *Théorie de la Terre*, l'auteur défendait une vision cyclique des mouvements géologiques formateurs de l'écorce terrestre. La question de l'âge du globe – de son passé et de son avenir – ne se posait donc pas. Dans les *Époques de la nature* la vision de l'histoire de la planète change : Buffon avance que la Terre a d'abord été un globe de matières en fusion doté d'une chaleur interne et qu'elle s'est lentement refroidie pour arriver à l'état géologique présent.¹ Le principe de refroidissement est cependant universel et actuel, c'est-à-dire que la Terre continue à perdre sa chaleur interne, ce qui ne peut avoir d'autre fin que la mort thermique du globe. Le refroidissement continuant, toute activité cessera, la vie disparaîtra par le froid, et la Terre sera une planète morte comme la Lune sauf si l'homme entreprend à une grande échelle des travaux visant à faire accroître la température de la Terre.²

L'idée du refroidissement du globe et, conséquemment, de la dégénération des espèces voire de l'extinction de la race humaine (quoique Buffon n'aborde pas directement ce dernier point) s'est propagée au cours du XVIII^e siècle et a continué à inspirer de nombreux écrivains tout au long du siècle suivant.³ Jean-Baptiste

1 Jacques Roger : *Buffon, un philosophe au Jardin du Roi*. Paris : Fayard 1989, p. 530 et Jacques Roger : Introduction. In : Georges-Louis Leclerc Buffon : *Les Époques de la nature*. Édité par Jacques Roger. Paris : Éditions du Muséum de Paris 1988, p. LXII–LXVII.

2 Buffon avance en effet que la septième époque de la nature est celle de l'influence de l'homme sur le climat : l'humanité peut « modifier les influences du climat qu'elle habite et en fixer pour ainsi dire la température au point qui lui convient » (Georges-Louis Leclerc Buffon : *Époques de la nature*. In : *Œuvres complètes de Buffon*. Paris : Abel Ledoux 1844, t. II, p. 179).

3 L'importance de l'idée de la mort thermique de la Terre aux XVIII^e et XIX^e siècles a été soulignée par Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher : « Au cours du siècle, l'idée d'un refroidissement climatique de long terme gagne du terrain, avec l'essor des mines de charbon. Les empreintes de végétaux, les fossiles d'animaux et les ossements de mammifères (comme les éléphants) qu'on y découvre engendrent le trouble, car tous sont connus pour vivre sous des climats tropicaux. » (Jean-Baptiste Fressoz/Fabien Locher : *L'agir humain sur le climat et la*

Marta Sukiennicka, Université Adam Mickiewicz de Poznań

Cousin de Grainville et Charles Nodier s'en sont emparés pour imaginer la fin de l'espèce humaine. La thématique est d'autant plus actuelle en ce début du XIX^e siècle que le sentiment de la fin d'une forme de vie sociale – celle de l'Ancien Régime – nourrissait l'imagination des écrivains.⁴ Autrefois réservé à la réflexion religieuse, l'idée d'une fin de l'homme se laïcise progressivement au cours du XIX^e siècle et puise à deux sources nouvelles : d'un côté, l'expérience douloureuse de l'histoire et de l'autre, les découvertes des sciences (géologie, paléontologie, astronomie). Le traitement du thème de la fin de l'homme chez Grainville et chez Nodier illustre bien l'interpénétration de ces trois discours que sont la science, la religion et l'histoire et il accuse une nouvelle conscience environnementale qui se développe sous l'impulsion de la critique romantique du progrès de la civilisation.

1 Grainville et le dernier homme

Né en 1746, Cousin de Grainville s'est d'abord consacré à la carrière ecclésiastique. Tout jeune encore, il est compté « parmi les meilleurs orateurs de la chaire »,⁵ notamment grâce à son discours couronné par l'Académie de Besançon au sujet de l'influence de la philosophie sur l'esprit du XVIII^e siècle. Ce discours d'inspiration rousseauiste, dans lequel la philosophie se trouve *grosso modo* réduite au rang de mère des sciences⁶ et où apparaît pour la première fois chez cet auteur le thème

naissance de la climatologie historique, XVII^e–XVIII^e siècles. In : *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 62, 1 (2015), p. 63.)

4 Dans la postface à son édition du *Dernier Homme*, Anne Kupiec propose une lecture de l'œuvre à travers l'expérience révolutionnaire de Grainville et de sa génération. Voir Anne Kupiec : *L'énigme du Dernier Homme*. In : Jean-Baptiste Cousin de Grainville : *Le Dernier Homme*. Édité par Anne Kupiec. Paris : Payot 2010, p. 205–293.

5 François-Xavier de Feller (éd.) : *Biographie universelle, ou dictionnaire historique : ou histoire abrégée des hommes qui se sont fait un nom par leur génie, leurs talents, leurs vertus, leurs erreurs ou leurs crimes*. Lille : Gauthier Frères 1832, t. VI, p. 331.

6 En ouverture de son discours, Grainville définit ainsi la nouvelle philosophie : « La Philosophie de ce siècle n'est point cette Science sublime, dont le nom respectable signifiait dans l'Antiquité, l'amour de la sagesse. C'est une Philosophie nouvelle qui usurpe le nom de l'ancienne, en conservant quelques-uns de ses traits, qui, à la vérité, recule de jour en jour les bornes des Sciences [. . .] ». (Jean-Baptiste Cousin de Grainville : *Quelle a été l'influence de la philosophie sur le XVIII^e siècle*. Paris : Humblot 1772, p. 1.) Par la suite, Grainville ajoute que le but de la philosophie nouvelle est d'« expliquer la structure » du ciel et de la nature en général (*ibid.*, p. 3) et il esquisse l'histoire du développement des sciences au XVIII^e siècle, depuis l'abandon du système de Descartes au profit de celui de Newton (*ibid.*, p. 6) jusqu'aux découvertes astronomiques de Clairaut et de Lacaille. Il mentionne aussi les travaux agricoles perfectionnés, qui rendent possible que « [l]es coteaux n'offrent plus une verdure

de l'influence néfaste de la science, se fonde sur l'idée que l'esprit philosophique a mené à la décadence des arts : « L'association des Sciences avec les Lettres a contribué à l'égarer [*l'écrivain*] dans ses jugements ».⁷ Plus les arts s'inspirent de l'esprit scientifique, plus ils s'approchent de la mort puisqu'ils trahissent leur essence même :

La Philosophie a fait entendre sa voix jusques dans les ateliers des Artistes, et a perfectionné la partie des Beaux-Arts qui pouvait l'être par esprit de réflexion. Elle parle : [...] l'art vétérinaire qu'elle fait naître, dévoile au peintre et au sculpteur, les secrets les plus cachés de l'Anatomie : le ciseau détermine, avec l'exactitude de la Nature, les proportions du coursier ; le pinceau expose avec plus de fidélité que des cadavres ouverts et palpitants, la structure du corps humain. [...]. Cependant, ne cherchez point dans les productions de ce siècle, cette vie, ce feu, cet enthousiasme qui animaient nos premiers artistes.⁸

Malgré cette critique de l'esprit philosophique, l'œuvre de Grainville est en dialogue avec les sciences qui sont pour lui synonymes du désenchantement ou même de la destruction du monde.

La brillante carrière du jeune prédicateur a été entravée par la Révolution à laquelle Grainville s'est d'abord rallié. Prêtre assermenté, il a quitté l'Église sous la Terreur, s'est marié et s'est reconverti à l'enseignement privé mais son école a fait une faillite fracassante.⁹ Ensuite, Grainville s'est essayé au théâtre où il a composé quelques tragédies dont il ne reste que des titres.¹⁰ Durant ce temps, il travaillait sur l'épopée *Le Dernier Homme* publiée à titre posthume à l'état d'« ébauche »¹¹ romanesque grâce à l'entremise de son beau-frère, Bernardin de Saint-Pierre, après le suicide de Grainville.¹² L'œuvre paraît en 1805 chez Deterville et est aussitôt oubliée : il y a eu seulement quatre ou cinq exemplaires sortis du magasin de libraire.¹³ Ensuite, c'est grâce à Charles

inutile, ils disputent à la plaine les faveurs de Cérès » (*ibid.*, p. 10). Il en sera question par la suite dans le présent article.

7 *Ibid.*, p. 21.

8 *Ibid.*, p. 22–23.

9 Michelet écrit à propos de l'anathème jeté sur l'ancien révolutionnaire à Amiens : « Un nouveau terrorisme en sens inverse, s'exerça sur tous ceux qu'on croyait révolutionnaires. – On ne guillotina pas, on affamait » (Jules Michelet : *Histoire du XIX^e siècle*. In : *Œuvres complètes*. Édité par Paul Viallaneix. Paris : Flammarion 1982, t. XXI, p. 504).

10 Jérôme Balthazar Levée (éd.) : *Biographie ou galerie historique des hommes célèbres du Havre*. Paris : Chasseriau 1823, p. 57–58.

11 Le terme vient de Nodier (Charles Nodier : *Observations préliminaires du nouvel éditeur*. In : Jean-Baptiste Cousin de Grainville : *Le Dernier Homme*. Paris : Deterville 1811, t. I, p. vii).

12 Nodier rapporte que Grainville a eu l'idée de son épopée à l'âge de seize ans mais qu'il l'a exécutée seulement en l'espace de six mois, tout juste avant de se suicider (*ibid.*, p. vii).

13 Jules Michelet : *Histoire du XIX^e siècle*, p. 509.

Nodier que *Le Dernier Homme* réapparait sur le marché du livre en 1811. Passionné par les oubliés de l'histoire littéraire, Nodier s'est occupé d'une seconde édition de l'ouvrage et il l'a munie d'une préface dans laquelle il loue la nouveauté de la conception de l'écrivain, notamment l'idée de l'extinction de la race humaine et de « la décadence et [d]es infirmités d'un monde décrépît ».¹⁴ C'est aussi la nouveauté du style de Grainville qui frappe Nodier, ainsi que son usage du merveilleux dans lequel on peut voir les prémices du merveilleux scientifique qui fera fortune aux XIX^e et XX^e siècles.¹⁵ Ce « merveilleux encore unique »,¹⁶ adapté à la société qui a perdu toutes ses croyances religieuses,¹⁷ se manifeste dans l'épopée grainvillienne par les aérostats accomplissant des vols transatlantiques, les élixirs d'immortalité, les exploits techniques comme par exemple déplacer les montagnes et les océans pour mieux aménager les territoires.¹⁸ Grâce à ces inventions, *Le Dernier Homme* peut passer à bon escient pour un antécédent du roman de science-fiction et c'est aussi cet aspect qui a attiré l'attention des continuateurs ou même des correcteurs de l'œuvre de Grainville.¹⁹ En admettant que les aérostats et les élixirs d'immortalité relèvent en ce début du XIX^e siècle de la fiction, on est en droit de se demander quel est le rôle réservé à la science dans l'œuvre de Grainville.

À première vue, il pourrait sembler que l'ancien prêtre qu'est Grainville ne quitte pas le champ d'une réflexion religieuse sur le destin de l'homme puisque parmi ses personnages on compte entre autres Dieu et Adam, le père des hommes. Toutefois, les références païennes ou purement laïques côtoient souvent

14 Charles Nodier : Observations préliminaires du nouvel éditeur, p. IX.

15 « [...] que diriez-vous [...] si cette fable surprenante, dont l'exposition même étonne l'imagination, était soutenue, de la manière la plus naturelle et la plus intéressante, par un genre de merveilleux encore unique ? » (*Ibid.*, p. x.)

16 *Ibid.*

17 Nodier revient souvent à l'idée du renouvellement nécessaire de la littérature postrévolutionnaire. Dans son article du *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, il constate la modification nécessaire du merveilleux dans le genre épique qui évolue du merveilleux religieux vers un merveilleux nouveau, « matérialiste », qui chez Grainville est lié à la science et s'énonce sous forme d'un récit d'anticipation. Voir Charles Nodier : Grainville. In : *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*. Paris : Belin-Mandar 1836, t. XXX, p. 439, 443.

18 Ce qui prouve que Grainville a lu *L'An 2440* de Sébastien Mercier. Son épopée constitue une réponse pessimiste au récit utopique de Mercier.

19 Félix Bodin, auteur d'un *Roman de l'avenir*, reprend à Grainville les inventions techniques et les entreprises d'ingénieur tout en critiquant l'esprit catastrophiste de l'auteur du *Dernier Homme*. Voir Félix Bodin : *Le Roman de l'avenir*. Paris : Lecointe et Pougin éditeurs 1834. Par contre, Mary Shelley, auteur de *The Last Man* publié en 1826, retient précisément la sombre prophétie proto-écologique de Grainville. Sur la réception de Grainville en Angleterre, voir Anne Kupiec : L'énigme du Dernier Homme, p. 239–241.

l'intertexte biblique ; l'idée même du dernier homme et de la destruction matérielle de la Terre prouvent que les sources d'inspiration de Grainville dépassent largement le récit de l'Apocalypse de Saint Jean et d'autres sources bibliques.²⁰ Il est d'ailleurs notoire que l'auteur ne mentionne à aucun moment la venue du Christ qui déclencherait le Jugement dernier et la fin des temps. La cause de la destruction de la Terre chez Grainville est avant tout matérielle. Si l'idée du dernier homme peut s'expliquer par les troubles de l'histoire (et notamment l'expérience de la Terreur), la vision de la destruction du globe par le froid s'enracine dans une réflexion de nature scientifique et puise dans l'hypothèse de la mort thermique de la Terre décrite par Buffon et vulgarisée par la presse à la charnière des siècles.²¹

L'intrigue de l'épopée, extrêmement complexe,²² se déroule lors du « dernier siècle de la terre »²³ qui, après avoir joui d'une fécondité édénique, est en état de dégénérescence totale. Les descriptions de la Terre ne se réduisent pas à une esthétique des ruines propre à Bernardin de Saint-Pierre ou à Volney²⁴ mais ressemblent davantage au récit post-apocalyptique proliférant au XIX^e siècle qui sensibilisait le public à la question des ressources du globe.²⁵ Les grands thèmes de ce type de récit catastrophique sont en effet là : l'*hubris* de la technique et l'influence néfaste de l'homme sur le climat provoquant la

20 Michelet avançait, avec une certaine exagération : « Grainville n'emprunte rien au paganisme classique, rien au merveilleux chrétien. Le premier homme, le jugement, n'appartiennent pas au christianisme ; ce sont des idées communes à une foule de religions » (Jules Michelet : *Histoire du XIX^e siècle*, p. 508). Sur la désacralisation du récit de Grainville, voir aussi : Paul K. Alkon : *Origins of Futuristic Fiction*. Athens/Londres : The University of Georgia Press 1987, p. 165–167.

21 Voir par exemple *Le Moniteur universel* qui en août 1800 publie un cycle d'articles sur les dégâts climatiques causés par la déforestation de l'an II (cité après Jean-Baptiste Fressoz : Introduction. Eugène Huzar et la genèse de la société du risque. In : Eugène Huzar : *La Fin du monde par la science* [1855]. Paris : Seuil 2008, p. 26–27). Sur la réception des *Époques*, voir Jacques Roger : Introduction. In : Georges-Louis Leclerc Buffon : *Les Époques de la nature*, p. CXXIX–CXLIV.

22 Pour les analyses de l'intrigue, ainsi que du temps et de l'espace, voir Anne Kupiec : *L'énigme du Dernier Homme*, p. 247–284.

23 Jean-Baptiste Cousin de Grainville : *Le Dernier Homme*, t. I, p. 7.

24 Voir Roland Mortier : *La Poétique des ruines en France*. Genève : Droz 1974, p. 126–141.

25 Jean-Baptiste Fressoz commente ainsi le développement du thème des ruines du futur en vogue après le succès de *La Fin du monde par la science* d'Eugène Huzar : « La fonction littéraire de la ruine change : elle n'est plus une incorporation du « tout coule » héraclitéen provoquant une méditation rétrospective sur la vanité du monde et le passage des civilisations, mais une présence du futur qui invite à une réflexion prospective : la ruine fait moins rêver sur ce qui fut que penser ce qui risque de ne plus être » (Jean-Baptiste Fressoz : Introduction. Eugène Huzar et la genèse de la société du risque. In : Eugène Huzar : *La Fin du monde par la science*, p. 20).

dégénérescence de la race humaine.²⁶ La fin de l'homme et la mort de la Terre sont présentées comme la conséquence de l'économie de la nature déstabilisée par l'agir humain. Grainville s'attache à décrire l'état de la Terre, les changements géologiques et les catastrophes subies par le globe. Les océans ont monté et ainsi par exemple l'Angleterre n'existe plus : elle fut engloutie par l'océan.²⁷ Les tremblements de terre et les inondations ont ravagé la surface du globe à tel point que, quand Adam contemple la Terre qu'il a autrefois connue, il peine à reconnaître cette « ruine immense » :²⁸

De quel étonnement le père des humains est frappé, lorsqu'il voit les plaines et les montagnes dépouillées de verdure, stériles et nues comme un rocher ; les arbres dégénérés et couverts d'une écorce blanchâtre, le soleil, dont la lumière était affaiblie, jeter sur ces objets un jour pâle et lugubre [...]. Après avoir lutté pendant des siècles contre les efforts du temps et des hommes qui l'avaient épuisée, elle (*la Terre*) portait les tristes marques de sa caducité.²⁹

La fréquence de l'apparition des thèmes de la caducité, de la dégénérescence et de la stérilité peut s'expliquer de manière biographique par l'expérience de la Terreur, un hiver particulièrement dur et la di-sette de blé en 1793, ce qu'a fait Jules Michelet dans ses articles sur Grainville.³⁰ Mais l'écrivain transcende la réalité et imagine dans son récit une autre cause de la stérilité.³¹ Ce sont plus globalement l'économie avide des hommes, ainsi que leurs agissements

²⁶ *Ibid.*, p. 22.

²⁷ Jean-Baptiste Cousin de Grainville : *Le Dernier Homme*, t. I, p. 75.

²⁸ *Ibid.*, p. 22.

²⁹ *Ibid.*, p. 20–21.

³⁰ « Nous avons dit ailleurs les causes qui depuis Louis XIV avaient insensiblement stérilisé le sol, jusqu'à ce que la Révolution rompit l'enchaînement fatal, délivrât la nature en même temps que l'homme, et recommençât la fécondité. La terre se remit à produire sous la rosée de la justice. Malheureusement ce bienfaisant effet de la Révolution ne se fit sentir qu'à la longue ; elle ne porta ce beau fruit que lorsqu'elle-même allait disparaître, et les bénédictions de la fécondité due à ses lois furent pour le gouvernement qui ne les avait pas faites. Tout le souvenir qu'elle laissa, fut, au contraire, celui des maux accidentels que l'on avait soufferts. La di-sette et le *maximum*, les sanglantes émeutes des grains, de longues nuits d'attente passées à la porte des boulangers, voilà ce qui est resté dans l'imagination populaire » (Jules Michelet : *Histoire du XIX^e siècle*, p. 508).

³¹ Ici, je voudrais engager une polémique avec Anne Kupiec qui dans son étude du *Dernier Homme* avance que les causes de la stérilité de la Terre restent mystérieuses (voir Anne Kupiec : *L'énigme du Dernier Homme*, p. 280). On ne connaît peut-être pas les causes métaphysiques d'un tel état de choses, mais la stérilité et le refroidissement de la Terre sont présentés comme une conséquence de l'économie ravageuse de la nature.

politiques qui ont épuisé les ressources naturelles. L'homme a pillé la Terre par son excessive civilisation :

Semblable à tous les ouvrages créés, la terre ne pouvait pas être immortelle, la nature calcula l'instant de sa décadence, et comme une tendre mère, elle avait préparé les moyens de la régénérer ; mais la terre a devancé les temps marqués par la nature, et ce sont les hommes qu'elle nourrissait de son sein, ce sont ses propres enfants, qui, tout chargés de ses bienfaits, ont été parricides. Les fruits abondants qu'ils recevaient de ses mains libérales, n'ont point assouvi leurs désirs. Ils se sont hâtés d'exprimer de ses entrailles jusqu'aux derniers principes de sa vie.³²

Le narrateur insiste sur l'ingratitude des hommes, « tout chargés de ses bienfaits », qui ont détruit la Terre avant qu'arrive le terme naturel fixé à la longévité de la planète. Leur avidité n'a pas laissé à la nature le temps de se régénérer. La stérilité survient à cause de la mauvaise gestion des ressources naturelles. Ces éléments de l'intrigue permettent de mesurer l'importance de la réflexion proto-écologique³³ de Grainville et ils le rapprochent d'auteurs comme Charles Fourier ou Eugène Huzar qui au cours du XIX^e siècle critiqueront le progrès civilisationnel et scientifique menant à la « détérioration matérielle de la planète ».³⁴

La conséquence politique du vieillissement et de l'infécondité de l'Europe – parce que c'est en Europe que l'épuisement des ressources naturelles se fait sentir le plus rapidement –,³⁵ c'est la migration massive des peuples vers le Sud. Les Européens croient que seulement au Brésil vivent quelques peuples ayant conservé leurs mœurs barbares mais salvatrices puisqu'« ils furent plus longtemps que les autres les enfants de la nature ».³⁶ La barbarie et la pauvreté civilisationnelle sont précisément ce que les Européens cherchent. Il convient de remarquer que Grainville s'éloigne de l'anthropologie de son époque. Pour Buffon, l'abbé Raynal, comme plus tard pour D'Orbigny, les peuples extra-européens étaient frappés d'une dégénérescence due à l'hostilité du climat dans lequel ils vivaient – hostilité dont ils étaient responsables puisqu'ils n'y menaient pas d'entreprises de déforestation et de défrichement qui auraient

32 Jean-Baptiste Cousin de Grainville : *Le Dernier Homme*, t. I, p. 70–71.

33 Le terme « écologie » apparaît pour la première fois dans *Morphologie générale des organismes* (1866) d'Ernst Haeckel mais, comme l'a souligné plusieurs fois Jean-Baptiste Fressoz, on peut parler d'une « réflexivité environnementale » bien avant cette date. Sur ce sujet, voir aussi : Jean-Paul Deléage : *Une histoire de l'écologie*. Paris : Éditions La Découverte 1991, p. 62–65.

34 C'est le titre même d'une brochure que Charles Fourier fait paraître en 1847. Voir Charles Fourier : Détérioration matérielle de la planète. In : *La Phalange* 6 (1847), p. 401–440.

35 Jean-Baptiste Cousin de Grainville : *Le Dernier Homme*, t. I, p. 35.

36 *Ibid.*, t. II, p. 165.

amélioré leur climat.³⁷ Buffon croyait que l'homme peut, par la culture de la terre (défrichements, assainissements, peuplement), contribuer à endiguer le refroidissement et retarder le moment de la dépopulation de la Terre. Dans *Époques de la nature*, on lit :

Rien ne paraît plus difficile, pour ne pas dire impossible, que de s'opposer au refroidissement successif de la terre, et de réchauffer la température d'un climat ; cependant l'homme peut le faire et l'a fait [...]. Assainir, défricher, et peupler un pays, c'est lui rendre de la chaleur pour plusieurs milliers d'années ; et ceci prévient la seule objection raisonnable que l'on puisse faire contre mon opinion, ou, pour mieux dire, contre le fait réel du refroidissement de la terre.³⁸

La logique de la colonisation climatique chez Grainville est exactement inverse de celle qui présidait aux véritables entreprises coloniales des XVIII^e et XIX^e siècles³⁹ : les peuples européens se réfugient en Amérique du Sud pour trouver un climat propice à la vie. Sauf qu'au Brésil les processus d'exploitation et de surpeuplement ont peu à peu conduit aux mêmes résultats qu'en Europe. Le changement climatique progresse de manière extrêmement rapide. Même le Brésil s'est refroidi, ce dont se plaignent les habitants de la ville du Soleil :

Le soleil de nos contrées n'a plus cette ardeur qui, dit-on, forma l'argent, l'or et les diamants. La zone torride refroidie jouit à peine de la chaleur qu'avaient les climats tempérés ; ce n'est plus cette terre neuve que le sauvage avait abandonnée aux soins de la nature. Les habitants de l'ancien monde après avoir épuisé leur sol, inondèrent l'Amérique comme des torrents, abattirent des forêts que la création vit naître, défrichèrent jusqu'aux sommets des montagnes, et dévorèrent encore cette terre féconde.⁴⁰

³⁷ « La thèse du changement anthropique fonctionne aussi en tant qu'opérateur de hiérarchisation des sociétés et des trajectoires de civilisation. Son émergence marque une diversification des marqueurs du sauvage et du civilisé, les critères religieux et moraux s'effaçant au profit de la capacité à façonner la nature et, partant, à s'auto-produire en tant qu'entité biologique, morale et politique. Ce paradigme liant action sur la nature et civilisation a son manifeste : les *Époques de la nature* de Buffon. » (Jean-Baptiste Fressoz/Fabien Locher : *L'agir humain sur le climat et la naissance de la climatologie historique*, XVI^e–XVIII^e siècles, p. 60–61.)

³⁸ Georges-Louis Leclerc Buffon : *Époques de la nature*. In : *Œuvres complètes de Buffon*, t. II, p. 177.

³⁹ Comme le notent Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher, « [l]a colonisation fut en effet pensée et légitimée comme une entreprise d'assainissement, de *restauration climatique*, permettant aux corps européens de ne pas subir la même dégradation que les corps indigènes » (Jean-Baptiste Fressoz/Fabien Locher : *Le climat fragile de la modernité. Petite histoire climatique de la réflexivité environnementale*. In : *La Vie des idées* [en ligne], 20 avril 2010. URL : <http://www.laviedesidees.fr/Le-climat-fragile-de-la-modernite.html> [consulté le 13/02/2019]).

⁴⁰ Jean-Baptiste Cousin de Grainville : *Le Dernier Homme*, t. I, p. 128.

Si Grainville admet la thèse d'un changement anthropique du climat, sa valorisation du processus est tout autre que celle de Buffon : les défrichements et assainissements vantés par le naturaliste, ainsi que la surpopulation du territoire (les « habitants de l'ancien monde [...] inondèrent l'Amérique comme des torrents »),⁴¹ sont responsables de la dégénérescence du sol brésilien. Grainville réagit ainsi aux doctrines optimistes des Lumières qui vantaient la force de l'homme et son esprit entrepreneur transformant le climat et exploitant toutes les richesses de la Terre. Son discours paraît comme le négatif (dans le sens photographique du terme) de l'image enthousiaste de l'économie de la nature du XVIII^e siècle. Si Buffon s'enorgueillissait que « la face de la Terre entière porte aujourd'hui l'empreinte de la puissance de l'homme »,⁴² pour l'auteur du *Dernier Homme* c'est un triste et terrifiant constat.

La Terre doit donc mourir. Les vaines tentatives d'Omégare, le dernier homme, de s'unir à la dernière femme, Syderie, ne peuvent aboutir à rien, malgré les incitations du Génie de Terre, allégorie du principe matérialiste de la vie, qui lutte à tout prix pour sa conservation :

J'oubliai bientôt que ma vie avait un terme. Je survivais aux générations qui renaissaient sans cesse : la fécondité du genre humain me semblait inépuisable ; je crus que j'étais immortel. Enfin il est arrivé le moment où cette illusion devait se détruire : il n'est plus qu'une seule femme et toi qui pouvez aujourd'hui perpétuer la race des humains [...]. Cependant si tu pouvais [...] t'unir par les liens de l'hyménée à la seule femme qui le rendra fécond, tu reculerais le moment de ma perte [...]. Alors si la terre n'était pas détruite, elle se ranimerait aux feux nouveaux du soleil, elle se dépouillerait des vêtements de sa vieillesse pour reprendre sa robe brillante du printemps. Des enfants nombreux sortiraient du genre humain rajeuni, et je recommencerais une seconde vie.⁴³

Cette lueur d'espoir constitue cependant une fausse piste, désespérément lancée par le Génie de la Terre. Alors s'instaure une lutte métaphysique entre le principe matérialiste et le principe spirituel, incarné par Adam qui est conscient de la nécessité de mettre un terme à l'humanité. Le mariage d'Omégare et de Syderie ne peut pas être consommé sous peine de reproduire des hommes fraticides, rabougris, vils, comme l'explique à Omégare le père des hommes : « Insensé ! Tu vas la livrer aux anathèmes d'un Dieu vengeur, aux fureurs des éléments, à tous les fléaux terrestres, aux atrocités de ses enfants, qui plongeront dans son sein leurs mains dégouttantes du sang de leur père. Sortez tous les deux de la vie,

⁴¹ *Ibid.*

⁴² Georges-Louis Leclerc Buffon : Époques de la nature. In : *Œuvres complètes de Buffon*, t. II, p. 176.

⁴³ Jean-Baptiste Cousin de Grainville : *Le Dernier Homme*, t. II, p. 41–42.

plutôt que d'exister à ce prix. »⁴⁴ L'humanité ne mérite pas de recommencer le cycle de la vie. Pas de palingénésie pour une espèce qui a une fois déjà péché par l'avidité et la démesure. L'épopée finit par la description d'une apocalypse où Grainville reprend les éléments de l'imaginaire religieux pour dépeindre la fin de la Terre et la fin de l'homme :

Les montagnes s'ouvrent et vomissent des tourbillons de flamme et de fumée. Les flots de l'océan deviennent livides, et sans être soulevés par les vents et les tempêtes, ils mugissent, ils se brisent avec fureur contre les rivages, en roulant des cadavres. Toutes les comètes qui, depuis la création, avaient effrayé les hommes, se rapprochent de la terre et rougissent le ciel de leurs chevelures épouvantables ; le soleil pleure, son disque est couvert de larmes de sang [...]. La terre est un volcan immense d'où, par un nombre infini de bouches, s'élancent des ossements et des cendres.⁴⁵

2 Nodier et la fin de l'homme

Une conception semblable de la fin de l'humanité traverse les écrits de Nodier des années 1830. Inspiré par l'épopée de Grainville qu'il avait rééditée, l'auteur de la *Fée aux miettes* est revenu plusieurs fois sur ce sujet sans pour autant oser une forme littéraire aussi ambitieuse que son prédécesseur. S'il n'écrit pas d'épopée, Nodier projette d'écrire un roman sur ce sujet et il publie des articles et des contes. La même jonction entre le discours scientifique et religieux, ainsi qu'un diagnostic politique d'un désenchanté rapprochent ces deux auteurs dans leur conception de la fin nécessaire de l'humanité. Cependant, contrairement à Grainville, Nodier n'assimile pas la fin du genre humain à la fin de la Terre : un peu plus dans la lignée du naturaliste genevois Charles Bonnet, auteur d'une *Palingénésie philosophique* parue en 1769, Nodier prévoit que la place de l'homme dans la chaîne des êtres sera occupée par une autre espèce. En outre, Nodier est moins inspiré par Buffon et sa théorie de la mort thermique de la Terre que par les avancées de la paléontologie et sa propre expérience de botaniste et d'entomologiste.⁴⁶ Les insectes occupent une place de première

⁴⁴ *Ibid.*, t. II, p. 66–67.

⁴⁵ *Ibid.*, t. II, p. 79–81.

⁴⁶ Voir Antoine Magnin : *Charles Nodier naturaliste*. Paris : Librairie scientifique A. Hermann et fils 1911. Nodier a publié une *Dissertation sur l'usage des antennes dans les insectes* (1798) et une *Bibliographie entomologique* (1800). Il s'est occupé activement d'histoire naturelle jusque dans les années 1820.

importance dans ses rêveries sur le vivant. Dans un article paru en 1832 dans *Le Temps*, Nodier esquisse un scénario romanesque décrivant les métamorphoses, le mode de vie et les occupations d'un insecte-modèle, nommé Grandisson,⁴⁷ réunissant les traits des quelques espèces les plus curieuses :

Ceci pourrait suggérer un petit roman d'histoire naturelle dont la composition coûterait peu de chose aux études de l'auteur, et qui vous égarerait pourtant dans un monde bien plus extraordinaire que celui des *Mille et une nuits*, quoiqu'il fût aussi vrai que l'autre est faux ; je réunirais seulement dans mon héros quelques facultés dispersées dans ses congénères. Dieu l'aurait fait tel, sans doute, s'il ne lui avait convenu de maintenir pendant quelques siècles l'équilibre des espèces, et il le fera probablement ainsi un jour, s'il ne s'ennuie de son ouvrage.⁴⁸

L'équilibre entre les espèces n'est pas une réalité donnée une fois pour toutes : l'insecte peut encore être promu au rang supérieur à l'homme. La création n'est pas finie, comme l'écrivait Nodier un an plus tôt dans un article paru dans la *Revue de Paris* où il démontrait déjà que puisque les espèces animales disparaissent (et les fossiles en sont la preuve), l'homme doit disparaître à son tour.⁴⁹ S'inspirant des travaux de Georges Cuvier, l'auteur y affirme que « [c]'est une erreur qui caractérise singulièrement la vanité de l'homme que de croire la race d'Adam immortelle au milieu de tout ce qui meurt, et d'imaginer que le principe de destruction qui mine les soleils ménagera respectueusement l'organisation du triste quadrupède vertical auquel appartient maintenant l'empire du monde ».⁵⁰ Même les astres sont mortels (« le principe de destruction qui mine les soleils »),⁵¹ ce qui n'est pas sans rappeler le soleil éteint du *Dernier Homme*. Tout dans la nature est transitoire et l'homme aussi passera pour laisser la place à d'autres espèces. Son destin est gravé dans le livre de la nature tout aussi distinctement que dans celui de la religion révélée : « Cette cosmogonie n'est pas difficile à trouver, me dira-t-on ; elle est dans la Genèse. Elle est encore ailleurs heureusement, elle est dans les découvertes des sciences [...]. Je vous donne ce système à votre choix, au nom de Moïse et de la révélation, ou au nom de M. Cuvier et de la

⁴⁷ Par ce nom, Nodier fait référence au roman de Samuel Richardson *The History of Sir Charles Grandison* (1753), dont le héros est un gentleman vertueux, ce qui fait un contraste saisissant avec la destinée de l'insecte Grandisson de Charles Nodier.

⁴⁸ Charles Nodier : Lettres de Julie sur l'entomologie par M. Mulsant. Premier article. In : *Feuilletons du Temps*. Édité par Jacques-Remi Dahan. Paris : Classiques Garnier 2010, p. 205–206.

⁴⁹ Sur ce sujet, voir mon article : Charles Nodier et la fin du genre humain. In : *Arts et Savoirs* 7 (2016). URL : <http://aes.revues.org/929> [mis en ligne le 13/12/2016, consulté le 13/02/2019].

⁵⁰ Charles Nodier : De la fin du genre humain. In : *Revue de Paris* 26 (1831), repris dans Charles Nodier : *Œuvres complètes*, t. V, Paris : Renduel 1832, p. 301–302.

⁵¹ *Ibid.*

géologie. »⁵² Comme chez Grainville, il y a chez Nodier une complémentarité de l'approche religieuse et scientifique.

Dans le sillage de la pensée de Bonnet,⁵³ de Cuvier⁵⁴ mais aussi de Ballanche,⁵⁵ Nodier prévoit une catastrophe qui effacera les hommes de la Terre. En 1831, l'auteur se demandait : « [...] ne voit-on nulle part des espèces du genre *homme* qui commencent à finir, et que la première révolution du globe ou de la société qui les disséminera dans les déserts du continent, ou dans les îles de l'Océan, conduira, de transformations en transformations, à l'état de brute, et de l'état de brute à la mort ? »⁵⁶ Si dans « De la fin du genre humain », Nodier ne ménage aucun moyen de salut pour l'humanité, dans d'autres articles il se montre plus clément. C'est notamment le cas de deux articles publiés en 1832 : « Lettres à Julie sur l'entomologie », déjà cité, et « De la palingénésie humaine et de la résurrection », publié dans la *Revue de Paris*. Les deux essais explorent l'hypothèse d'une espèce qui remplacerait l'homme sur l'échelle des êtres.⁵⁷ Dans « De la palingénésie », l'auteur esquisse le développement – ou le remplacement⁵⁸ – des hommes par des créatures angéliques qu'il appelle des « êtres compréhensifs » :

L'être compréhensif ressemblera probablement à l'homme, comme l'homme ressemble aux animaux, auxquels il ne ressemble que trop ; mais avec un développement d'organes dont nous ne pouvons imaginer l'étendue et la portée ; il aura tous les sens que nous avons observés dans le surplus des êtres créés, et une multitude d'autres qui nous échappent et qui sont réservés pour lui.⁵⁹

⁵² *Ibid.*, p. 307.

⁵³ Charles Bonnet : *Palingénésie philosophique, ou Idées sur l'état passé et sur l'état futur des êtres vivants*. Genève : Claude Philibert et Barthelemy Chirol 1769, t. I, p. 236–262.

⁵⁴ Georges Cuvier : *Discours sur les révolutions de la surface du globe*. Paris : Edmond d'Ocagne 1830 (6^e édition).

⁵⁵ Pierre Simon Ballanche, auteur d'une *Palingénésie sociale* (1827–1829), a pu donner à Nodier l'idée d'une palingénésie politique, résultat d'une révolution.

⁵⁶ Charles Nodier : De la fin du genre humain, p. 315.

⁵⁷ Sur la persistance du modèle de la *scala naturae* au XIX^e siècle, voir Arthur Lovejoy : *The Great Chain of Being, a Study of the History of an Idea*. Cambridge/Mass. : Harvard University Press 1942, p. 288–314.

⁵⁸ Paul Bénichou a déjà pointé les difficultés dans l'analyse de la rêverie nodiérienne (Paul Bénichou : *Romantismes français [L'École du désenchantement]*. Paris : Gallimard Quarto 2004, t. II, p. 1547–1548). En effet, Nodier n'est pas clair s'il s'agit d'une évolution de l'homme vers un être perfectionné ou d'une substitution de l'un par l'autre (ce qui est suggéré par le titre même de l'article et par de nombreuses affirmations sur la mort nécessaire de l'espèce).

⁵⁹ Charles Nodier : De la palingénésie humaine et de la résurrection. In : *Revue de Paris* 41 (1832), repris dans Charles Nodier : *Œuvres complètes*, t. V, p. 376.

Nodier, inspiré par sa lecture de la *Palingénésie philosophique* de Bonnet, imagine de nouveaux organes qui permettraient à l'être compréhensif de voler dans les airs, de plonger dans les océans et surtout d'acquérir une meilleure intelligence de soi et du monde environnant.⁶⁰ Il jouirait également d'un « corps glorieux », ⁶¹ plus subtil que le corps matériel. On peut supposer que le passage de l'homme à l'être compréhensif serait pacifique : en aucun moment Nodier ne parle d'une guerre entre ces deux espèces. Il en va autrement dans « Lettres à Julie » qui narre l'histoire de l'insecte Grandisson. Fruit d'une « genèse particulière, plus élégante, plus complète, plus heureuse que l'autre », ⁶² l'insecte est muni de quelques moyens d'attaque et de défense, et il est plus à même d'affronter ses ennemis :

Mais la providence de l'insecte ne l'a pas laissé nu et sans défense, comme vous. Elle lui a donné avec sa riche armure tous les outils de l'industrie, toutes les armes de la guerre, et tous les instincts de la prudence la plus consommée. Il porte des tarières pour percer, des pieux pour fouir, des scies pour couper, des tenailles pour arracher et pour rompre. Il presse sur sa poitrine une épée acérée et mobile, traîne après lui un sabre tranchant, renferme dans des gaines rétractiles un poignard invisible et empoisonné, fait jouer des pistons qui lancent au loin des liqueurs âcres et dévorantes, et longtemps avant l'invention de la poudre, il était déjà muni de l'appareil d'une foudroyante artillerie, qui a, comme l'autre, l'explosion, le feu et la fumée.⁶³

Ainsi armé, l'insecte est bien préparé pour conquérir le monde. Les métaphores utilisées pour décrire son apparence et ses activités suggèrent qu'il pourrait se préparer à une guerre contre l'homme : « Il construit des casernes, il élève des

60 *Ibid.*, p. 376–377. Charles Bonnet décrit ainsi ce corps nouveau : « [...] ce Corps éthéré ne sera pas soumis à l'action de la Pesanteur comme les Corps grossiers que nous connaissons. Il obéira avec une facilité et une promptitude étonnantes à toutes les volontés de notre Âme, et nous nous transporterons d'un Monde dans un autre avec une célérité peut-être égale à celle de la Lumière. Sous cette Économie de la Gloire, nous exercerons sans fatigue toutes nos Facultés ; parce que les nouveaux Organes sur lesquels notre Âme déploiera sa Force motrice seront mieux proportionnés à l'énergie de cette Force, et qu'ils ne seront point assujettis à l'influence de ces Causes perturbatrices qui conspirent sans cesse contre notre Économie actuelle. Notre Attention saisira à la fois et avec une égale force un très grand nombre d'Objets plus ou moins compliqués ; elle les pénétrera intimement ; elle en démêlera toutes les imperfections partielles ; en découvrira les ressemblances et les dissemblances les plus légères, et en déduira sans effort les Résultats les plus généraux. » (Charles Bonnet : *Palingénésie philosophique*, t. II, p. 439–440.)

61 Charles Nodier : De la palingénésie humaine et de la résurrection, p. 380. Le concept de corps glorieux, de provenance paulinienne (Cor. I, 15 : 42–43), a été réemployé dans la *Palingénésie* de Bonnet (t. II, p. 130).

62 C'est-à-dire celle de l'homme ; Charles Nodier : Lettres à Julie sur l'entomologie, p. 205.

63 *Ibid.*, p. 207–208.

cités, il creuse des tunnels de cinq cents lieues sous les villes, sous les fleuves, sous les montagnes ; [...] il inonde la nuit d'escadrons aériens et flamboyants [...]. »⁶⁴ Nodier reprendra le même portrait de l'insecte dans son conte *Sybille Mérian* (1837) dans lequel une naturaliste suédoise décrit à son neveu un mystérieux peuple de guerriers-nés. L'enfant, trompé par une personnification filée érudite, n'y reconnaît pas les traits caractéristiques d'une tribu d'insectes :

Je t'en montrerai certains dont la casaque de guerre est toute semée d'épines roides et pénétrantes ; d'autres qui marchent protégés par trois lances fermes, longues, serrées, inséparables, comme la phalange de Macédoine. Ils connaissent aussi l'usage des armes à feu, et il est même bien plus ancien chez ce peuple-là que chez nous ; mais ceux qui s'en servent ne les emploient que dans la retraite, à la manière des Parthes. J'ai assisté souvent aux exercices de ces arquebusiers, et j'ai même eu l'occasion de les voir en bataille. Je me souviens d'en avoir remarqué un qui fit plus de trente décharges dans une demie-minute, ce que les tireurs les plus habiles tiennent pour presque impossible.⁶⁵

Plus beau,⁶⁶ plus fort, quasiment immortel (Nodier cite l'exemple du tardigrade qui peut survivre dans des conditions atmosphériques extrêmes),⁶⁷ l'insecte dispose de tous les attributs pour pouvoir devancer l'homme sur l'échelle des êtres et contribuer à la ruine de sa civilisation. Et puisque l'insecte évolue, il sera « le roi du monde, et c'est au perfectionnement de cette race que tend l'œuvre de la création, si elle est intelligente ». ⁶⁸ Nodier revient à l'idée énoncée déjà dans « De la fin du genre humain » selon laquelle la création n'est pas finie :

Elle a commencé par les sauriens et les pythons ; elle se lasse de l'homme, en quoi je la trouve très judicieuse ; et je me trompe fort, ou l'insecte arrivera. Si la perfectibilité n'est pas un mensonge impertinent dans l'histoire progressive des espèces, j'en prends acte pour les abeilles et les scarabées. Quand elle en sera là, sa besogne ne sera pas longue à s'accomplir. La semaine de la fin ne sera pas plus difficile à remplir que celle du

⁶⁴ *Ibid.*, p. 208.

⁶⁵ Charles Nodier : *Sybille Mérian*. In : *Œuvres complètes*. Paris : Renduel 1837, t. XI, p. 86–87.

⁶⁶ Si la beauté pouvait constituer un avantage dans ce *struggle for life* nodiérien avant la lettre, l'insecte l'emporterait facilement sur l'homme. Nodier se complait à décrire dans différents endroits les *parures* des insectes, par exemple : « Quant à la pompe de ses vêtements, rien ne peut en donner une idée à ceux qui n'ont vu que les cours de l'Orient dans leur plus magnifique splendeur. La pourpre et la soie, l'azur et le vermillon, l'émeraude et le rubis ne sont que le faste de l'homme. Je vous montrerai dix mille insectes qui perdraient tout à échanger leur toilette contre celle de Cléopâtre. On croirait que la nature émerveillée de son ouvrage, quand elle eut produit les pierres précieuses, regretta de ne les avoir animées, et que c'est pour réparer sa distraction qu'elle inventa les insectes » (Charles Nodier : *Lettres à Julie sur l'entomologie*, p. 208).

⁶⁷ *Ibid.*, p. 210.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 212.

commencement : Dieu se contentera de donner à quelques-unes des mouches agiles et dorées que nous foulons sous nos pieds la proportion des grands quadrupèdes ; et [...] il ne faudra pas plus de six jours à cinquante *Cicindèles champêtres* pour dépeupler la terre de ses habitants, à cinquante *Nécrophores fossoyeurs* pour les faire disparaître sous sa surface, et à cinquante *Termites géants* pour la labourer. Le septième jour la mort se reposera.⁶⁹

La perfectibilité, idée à la mode dans les années 1830 mais dont Nodier ne cesse de se moquer dans ses différents articles, n'est acceptable qu'à condition de n'être plus applicable à l'homme. Il suffirait que les insectes évoluent en grandeur pour mettre fin à la civilisation humaine et en faire disparaître toutes les traces. Les cicindèles, avec leurs mandibules effrayantes et leur appétit féroce, dévoreraient l'homme. Les nécrophores fossoyeurs, à un nom si éloquent, se nourriraient des débris humains selon leurs mœurs nécrophages. Les termites enfin prépareraient la terre pour que de nouvelles formes de vie puissent fleurir sur les décombres. Chaque insecte est donc potentiellement préparé à mettre fin à la domination de l'homme, ce qui se passe en effet dans le conte *L'homme et la fourmi* publié en 1837. Dans cette fable, l'arrivée de l'homme sur la Terre signe la fin de l'âge d'or pour les animaux qui y vivaient bien avant lui à une époque où la terre était encore fertile :

L'année n'avait alors qu'une saison qui surpassait en douceur les plus beaux printemps. Toute la terre était chargée d'arbres qui prodiguaient quatre fois par an leurs fleurs aux papillons, leurs fruits aux oiseaux du ciel, et sous lesquels s'étendait un ample et gras pâturage, infini par son étendue, perpétuellement vivace dans sa riche verdure, dont les quadrupèdes, grands et petits, avaient peine à émonder la luxuriante abondance. Le sol était parfaitement égal et uni, comme s'il eût été poli à la roue du tourneur, parce qu'il n'avait encore été ni remué par les tremblements de terre, ni bouleversé par les volcans, ni ravagé par les déluges.⁷⁰

Ce n'est pas Ève qui a mis fin au paradis terrestre, c'est l'homme tout court dont l'arrivée signifie toutes les calamités pour les habitants du globe : les déluges, les tremblements de terre, les éruptions de volcans et la famine. Comme chez Grainville, l'homme est responsable, matériellement et moralement, de la détérioration de l'environnement. De plus, il essaie de se soumettre les animaux, il leur livre la guerre, il en fait ses esclaves. Sa domination est si affreuse que certaines espèces animales comme la licorne, l'hyppogriphe et le dragon décident

⁶⁹ *Ibid.*

⁷⁰ Charles Nodier : *L'Homme et la fourmi. Apologue primitif*. In : *Œuvres complètes*, t. XI, p. 351–352.

de fuir dans les quatre coins du monde.⁷¹ Ces animaux fantastiques, que la paléontologie découvrira certainement un jour selon le narrateur d'*Inès de las Sierras*,⁷² vivent dans *L'Homme et la fourmi*, mais loin des yeux humains, parce que « partout où l'homme arrivait, la création désolée poussait des hurlements de douleur. La matière inorganisée elle-même parut sensible à l'affreuse détresse des créatures. Les éléments se déchaînèrent contre l'homme [...] ». La terre qu'il avait vue encore si paisible et si magnifique fut incendiée par des feux souterrains, foudroyée par les météores de l'air et noyée par les eaux du ciel. »⁷³ Seules la mouche et la fourmi ont résisté au pouvoir usurpateur de l'homme et aux fléaux qu'il a causés.⁷⁴ La fourmi est plus agile, plus rapide, trop petite pour être attrapée. Elle creuse les canaux souterrains, elle est dangereuse et impossible à dénicher par quoi elle mine la prétention à la domination humaine sur la Terre. En effet, les villes entières croulent sous le pouvoir mystérieux de la fourmi. La race des hommes est réduite à fuir les villes :

Les faibles débris de la famille humaine qui échappèrent à la ruine des villes, aux obsessions opiniâtres de la mouche homicide, aux ardeurs du seymoun, furent trop heureux de se réfugier dans des contrées disgraciées qui ne recevaient du soleil que des rayons obliques, pâlis par d'incessantes vapeurs, et de relever des villes pauvres, fétides, pétries de fange ou d'ossements calcinés délayés avec du sang, et fières, pour toute gloire, de quelques ignobles monuments qui trahissent partout l'orgueil, l'avarice et la misère.⁷⁵

L'homme doit céder face à la nouvelle domination des insectes. Comme chez Grainville, il est condamné à une vie misérable, sans lumière solaire, entouré de débris et d'ossements. Ainsi, il passe peu à peu « de l'état de brute à la mort ».⁷⁶ Son orgueil a été puni par les insectes qui prennent sa place sur l'échelle des êtres.

⁷¹ *Ibid.*, p. 359.

⁷² Le narrateur de *Inès de las Sierras* se demande vers la fin de la nouvelle, publiée pour la première fois dans la *Revue de Paris* en mai 1837 : « Que fait aujourd'hui la science ? À chaque nouvelle découverte, elle justifie, elle authentique, si l'on peut s'exprimer ainsi, un des prétendus mensonges d'Hérodote et de Plinie. La fabuleuse girafe se promène au Jardin du Roi. Je suis un de ceux qui y attendent incessamment la licorne. Les dragons, les vouivres, les endriagues, les tarasques, ne font plus partie du monde vivant, mais Cuvier les a retrouvés dans le monde fossile. Tout le monde sait que la harpie était une énorme chauve-souris, et les poètes l'ont décrite avec une exactitude qui ferait envie à Linné » (Charles Nodier : *Inès de las Sierras*. In : *Contes de Nodier*. Édité par Pierre-Georges Castex. Paris : Classiques Garnier 1961, p. 717).

⁷³ Charles Nodier : *L'Homme et la fourmi*, p. 358–359.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 361.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 366.

⁷⁶ Charles Nodier : *De la fin du genre humain*, p. 315.

3 Conclusion

Pour Buffon, l'hypothèse du refroidissement progressif de la Terre servait à découvrir le passé du globe : cette idée s'inscrivait dans l'entreprise de mesurer l'âge de la Terre et de « fouiller dans les archives du monde ».⁷⁷ Grainville s'est servi de cette idée pour imaginer l'avenir et la fin du monde. Ces deux entreprises sont toutefois complémentaires, puisque Buffon dans les *Époques de la nature* prévoyait lui aussi le moment de la disparition de la vie de la planète. L'espoir chez Buffon provenait du fait que d'autres planètes pourraient être habitées. Chez Grainville, cette autre planète n'est autre que le royaume de Dieu. Si pour Grainville, l'homme doit finir pour revivre dans la Jérusalem céleste, pour Nodier, il doit finir tout court pour laisser de l'espace à d'autres espèces animales. Poussant son pessimisme anti-civilisationnel encore plus loin que dans l'essai « De la perfectibilité de l'homme »,⁷⁸ Nodier prône un certain primitivisme qui verrait réduire l'emprise de l'homme sur la nature, ce qui serait la seule solution possible pour éviter l'apocalypse telle que l'a décrite l'auteur du *Dernier Homme*. Les récits étudiés ci-dessus constituent un pas certain sur la voie de la sécularisation de la catastrophe :⁷⁹ si l'apocalypse de Grainville garde une dimension religieuse, celle de Nodier est presque entièrement naturalisée. Ce qui unit encore ces deux auteurs, c'est une lecture politique désenchantée du réel. Roman d'une régénération impossible, *Le Dernier Homme* signe l'échec politique de la Révolution ainsi que l'échec civilisationnel d'une humanité surexploitant le globe. Dans ses différents articles et contes publiés dans les années 1830, Nodier exprime lui aussi son désenchantement et sa fatigue de ce qui n'est qu'humain. Les deux auteurs accusent une conscience écologique avant la lettre : à travers la fiction, ils mettent en garde contre les excès de la civilisation qui contribue à surpeupler et à surexploiter le globe.

Bibliographie

- Alkon, Paul K. : *Origins of Futuristic Fiction*. Athens/Londres : The University of Georgia Press 1987, p. 158–191.
- Bénichou, Paul : *Romantismes français [L'École du désenchantement]*. Paris : Gallimard Quarto 2004.

⁷⁷ Jacques Roger : *Buffon, un philosophe au Jardin du Roi*, p. 528.

⁷⁸ Charles Nodier : De la perfectibilité de l'homme, et de l'influence de l'imprimerie sur la civilisation. In : *Œuvres complètes*, t. V, p. 239–265.

⁷⁹ Voir François Walter : *Catastrophes*. Paris : Seuil 2008, p. 170.

- Bodin, Félix : *Le Roman de l'avenir*. Paris : Leconte et Pougin éditeurs 1834.
- Bonnet, Charles : *Palingénésie philosophique, ou Idées sur l'état passé et sur l'état futur des êtres vivants*. Genève : Claude Philibert et Barthelemy Chirol 1769.
- Buffon, Georges-Louis Leclerc : Époques de la nature. In : *Œuvres complètes de Buffon*. Paris : Abel Ledoux 1844, t. II, p. 73–184.
- Cuvier, Georges : *Discours sur les révolutions de la surface du globe*. Paris : Edmond d'Ocagne 1830 (6^e édition).
- Deléage, Jean-Paul : *Une histoire de l'écologie*. Paris : Éditions La Découverte 1991.
- Feller, François-Xavier de (éd.) : *Biographie universelle, ou dictionnaire historique : ou histoire abrégée des hommes qui se sont fait un nom par leur génie, leurs talents, leurs vertus, leurs erreurs ou leurs crimes*. Lille : Gauthier Frères 1832.
- Fourier, Charles : Détérioration matérielle de la planète. In : *La Phalange* 6 (1847), p. 401–440.
- Fressoz, Jean-Baptiste : Introduction. Eugène Huzar et la genèse de la société du risque. In : Eugène Huzar : *La Fin du monde par la science* [1855]. Paris : Seuil 2008, p. 7–36.
- Fressoz, Jean-Baptiste/Locher, Fabien : Le climat fragile de la modernité. Petite histoire climatique de la réflexivité environnementale. In : *La Vie des idées* [en ligne], 20 avril 2010. URL : <http://www.laviedesidees.fr/Le-climat-fragile-de-la-modernite.html> [consulté le 13/02/2019].
- Fressoz, Jean-Baptiste/Locher, Fabien : L'agir humain sur le climat et la naissance de la climatologie historique, xvii^e–xviii^e siècles. In : *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 62, 1 (2015), p. 48–78.
- Grainville, Jean-Baptiste Cousin de : *Quelle a été l'influence de la philosophie sur le xviii^e siècle*. Paris : Humblot 1772.
- Grainville, Jean-Baptiste Cousin de : *Le Dernier Homme*. Paris : Deterville 1811.
- Kupiec, Anne : L'énigme du Dernier Homme. In : Jean-Baptiste Cousin de Grainville : *Le Dernier Homme*. Édité par Anne Kupiec. Paris : Payot 2010, p. 205–293.
- Levéé, Jérôme Balthazar (éd.) : *Biographie ou galerie historique des hommes célèbres du Havre*. Paris : Chasseriau 1823.
- Lovejoy, Arthur : *The Great Chain of Being, a Study of the History of an Idea*. Cambridge/Mass. : University Press 1942.
- Magnin, Antoine : *Charles Nodier naturaliste*. Paris : Librairie scientifique A. Hermann et fils 1911.
- Michelet, Jules : *Histoire du xix^e siècle*. In : *Œuvres complètes*. Édité par Paul Viallaneix. Paris : Flammarion 1982, t. XXI.
- Mortier, Roland : *La Poétique des ruines en France*. Genève : Droz 1974.
- Nodier, Charles : Observations préliminaires du nouvel éditeur. In : Jean-Baptiste Cousin de Grainville : *Le Dernier Homme*. Paris : Deterville 1811, t. I, p. vi–xii.
- Nodier, Charles : *Œuvres complètes de Charles Nodier*. Paris : Renduel 1832–1837.
- Nodier, Charles : De la perfectibilité de l'homme, et de l'influence de l'imprimerie sur la civilisation. In : *Œuvres complètes de Charles Nodier*, t. V, p. 239–265.
- Nodier, Charles : De la fin du genre humain. In : *Revue de Paris* 26 (1831), repris dans Charles Nodier : *Œuvres complètes de Charles Nodier*, t. V, p. 301–336.
- Nodier, Charles : L'Homme et la fourmi. Apologue primitif. In : *Œuvres complètes de Charles Nodier*, t. XI, p. 351–367.
- Nodier, Charles : Sibylle Mérian. In : *Œuvres complètes de Charles Nodier*, t. XI, p. 79–91.
- Nodier, Charles : De la palingénésie humaine et de la résurrection. In : *Revue de Paris* 41 (1832), repris dans Charles Nodier : *Œuvres complètes de Charles Nodier*, t. V, p. 337–389.

- Nodier, Charles : Grainville. In : *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*. Paris : Belin-Mandar 1836, t. XXX, p. 439–444.
- Nodier, Charles : Inès de las Sierras. In : *Contes de Nodier*. Édité par Pierre-Georges Castex. Paris : Classiques Garnier 1961, p. 660–717.
- Nodier, Charles : Lettres de Julie sur l'entomologie par M. Mulsant. Premier article. In : *Feuilletons du Temps*. Édité par Jacques-Remi Dahan. Paris : Classiques Garnier 2010, p. 205–225.
- Roger, Jacques : Introduction. In : Georges-Louis Leclerc Buffon : *Les Époques de la nature*. Édité par Jacques Roger. Paris : Éditions du Muséum de Paris 1988, p. I–CLII.
- Roger, Jacques : *Buffon, un philosophe au Jardin du Roi*. Paris : Fayard 1989.
- Sukiennicka, Marta : Charles Nodier et la fin du genre humain. In : *Arts et Savoirs* 7 (2016).
URL : <http://aes.revues.org/929> [mis en ligne le 13/12/2016, consulté le 13/02/2019].
- Walter, François : *Catastrophes*. Paris : Seuil 2008.